

Edith Wharton, *Le Temps de l'innocence* **Séance 1 – Introduction**

I. Un roman au prisme de l'autobiographe

De nombreux éléments du *Temps de l'innocence* résonnent comme des échos à la vie d'Edith Wharton.

1. Edith Wharton (1862-1937) : une « concitoyenne-étrangère »

Edith Jones, future Edith Wharton, naît dans une riche famille de la haute société new-yorkaise. Sa vie ne va cependant pas s'inscrire dans les codes et les normes de son milieu d'origine. On peut ainsi dire, pour reprendre les mots d'Eschyle, qu'elle devient aux yeux de la communauté new-yorkaise une « concitoyenne-étrangère » (*Suppliantes*, p. 63), une figure paradoxale – et problématique.

- Une Américaine européanisée

Dans le roman sont évoquées l'enfance et la jeunesse singulières d'Ellen Olenska auprès de parents qui « avaient toujours mené une vie errante » (chap. 8, p. 75) puis de sa tante Medora Manson, « une voyageuse aussi » (*ibid.*). Or, de 1866 à 1872, la famille Jones visite l'Europe (France, Italie, Allemagne, Espagne) ; la jeune Edith mène ainsi une existence placée sous le signe du cosmopolitisme.

Toute sa vie et son œuvre seront par la suite marquées par un tropisme européen, cet « ailleurs » culturel qui fait ressortir par contraste les caractéristiques de la communauté de New York.

Après une vie mondaine et brillante à New York et un mariage peu heureux avec un homme de son milieu (Teddy Wharton, banquier issu d'une grande famille bostonienne), elle se sépare de son mari – dont elle divorcera en 1913 (Ellen Olenska...). Dès 1907, elle s'installe à Paris – ce qui ne l'empêchera pas de continuer à beaucoup voyager. Cette existence libre et nomade explique l'« éloge de la mobilité » (C. Collomb-Boureau) que l'on perçoit dans son œuvre.

- Une femme du monde écrivaine

Lors de son premier séjour européen, Edith Jones bénéficie d'une ouverture précoce au monde de l'art qui rappelle l'« éducation peu banale » dispensée à Ellen (p. 75 à nouveau). Dès son adolescence, elle écrit des poèmes, des nouvelles.

Elle choisit ensuite d'embrasser la carrière littéraire, ce qui est rien moins qu'évident pour une femme de son milieu. Travailler, c'est en effet déchoir pour un monde bourgeois constitué essentiellement de rentiers – ce qu'Edith Wharton appelle elle-même « une société d'oisifs ». La littérature apparaît en outre comme une pratique suspecte : on se méfie de l'écrivain qui se met en position d'observateur critique de son temps et de sa société. Une telle activité est considérée comme d'autant plus inappropriée et embarrassante chez une femme qui doit a priori se consacrer pleinement à son rôle d'épouse. Affirmer vouloir devenir écrivaine, c'est donc faire acte de rébellion vis-à-vis de sa communauté.

Edith Wharton deviendra une romancière américaine majeure. Elle sera l'auteure d'une œuvre vaste et polymorphe : une vingtaine de romans, une douzaine de recueils de nouvelles, des poèmes, des articles critiques, ses mémoires, des récits de voyage... Elle sera également une

figure de la vie intellectuelle parisienne : elle fréquente les écrivains français du temps, elle reçoit les grands auteurs, artistes, penseurs américains de passage à Paris.

Son ami et traducteur, Louis Gillet, la décrit comme une intellectuelle cosmopolite :

« Jusqu'au bout, elle conserva cette fraîcheur de curiosité, cette soif insatiable de vie et de beauté, cette passion d'apprendre, d'admirer, de sentir, qui était l'aliment indispensable de son existence. Tout art, toute poésie, toute noblesse étaient siennes. Elle était au courant de toutes les littératures. C'était une grande Européenne, citoyenne de l'univers. Ce tour d'esprit cosmopolite ne l'empêchait pas d'être américaine jusqu'aux moelles. »

On retrouve dans ce portrait le paradoxe présent dans le personnage d'Ellen Olenska : une femme perçue comme « si complètement européanisée » (chap. 16, p. 155) par sa famille et pourtant « une Américaine » selon le Français M. Rivière (chap. 25, p. 245).

2. Les époques d'une vie

- Deux fins du monde

C'est donc à Paris qu'Edith Wharton traverse la Première Guerre mondiale. Très active durant cette période, elle s'engage dans de nombreuses missions caritatives.

Elle est extrêmement marquée par ce qu'elle perçoit, à l'instar de beaucoup de ses contemporains, comme la fin d'un monde (cf. Paul Valéry, *La Crise de l'esprit*, 1919 : « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles »). Elle cherche à s'échapper de ce présent douloureux par les vertus thérapeutiques de l'écriture comme elle le raconte dans son autobiographie :

« Entre-temps, j'ai trouvé une échappatoire momentanée en revenant à mes souvenirs d'enfance d'une Amérique depuis longtemps disparue, et j'ai écrit *Le Temps de l'innocence* » (*Les Chemins parcourus*, 1934)

En réalité, plus qu'une fuite ou une évasion (*escape*), il y a là une proximité, un parallélisme frappant : la disparition d'un monde conduit Edith Wharton à se pencher vers un autre monde, déjà disparu, celui de son enfance.

Ce monde, c'est celui du *Gilded Age* américain. Cet « âge doré »¹ est la période de prospérité et de reconstruction ayant suivi la Guerre de Sécession (1865-1901). Les États-Unis connaissent une croissance économique, industrielle et démographique sans précédent.

Mais il s'agit d'une période complexe, riche de tensions : d'un côté le mode de vie et les valeurs traditionnelles, la morale victorienne de la bourgeoisie des grandes villes du Nord ; de l'autre un ordre économique nouveau, avec ses hommes d'affaire, ses arrivistes et ses nouveaux riches que représente le personnage louche et énigmatique de Julius Beaufort dans *Le Temps de l'innocence*. Le vieux New York de la haute bourgeoisie est en fait en passe de disparaître en cette fin de XIX^e siècle.

- La résurrection d'un passé disparu

En 1920, il s'agit donc d'un monde disparu, au « destin digne de l'Atlantide » (*Les Chemins parcourus*), qu'Edith Wharton va en quelque sorte ressusciter par un acte de mémoire, en exhumant les fragments d'un passé déjà lointain.

Dans *Le Temps de l'innocence*, Edith Wharton porte sur le New York de son enfance un regard distancié culturellement et temporellement, le regard d'une ethnologue et d'une

¹ On pense évidemment à l'« Âge d'or des Provinces-Unies » durant lequel Spinoza écrit son *TTP*.

archéologue². Dans *Les Beaux mariages*, elle précise ainsi par la bouche d'un de ses personnages que l'objet de son étude est l'« *Homo sapiens Americanus* ».

Le vieux New York est ainsi dépeint comme une communauté archaïque : il est constitué de « tribus »³, de « clans »⁴ – comme celui des Manson Mingott dirigé par une « matriarche » (chap. 2, p. 30). Les rituels primitifs qui s'y déploient ne diffèrent donc guère de ceux des peuples anciens :

« ce “qui se fait ” ou “ne se fait pas” jouait un rôle aussi important dans la vie de Newland Archer que les terreurs superstitieuses dans la destinées de ses aïeux, des milliers d'années auparavant » (chap. 1, p. 22)

« Archer se résignait cette formalité, comme à toutes les autres exigences d'un rite qui semblait venir de la nuit des temps » (chap. 19, p. 187).

La romancière a recours de façon récurrente à un vocabulaire renvoyant aux communautés antiques. Les invités des Van der Luyden constituent ainsi un véritable « aréopage »⁵ (chap. 8, p. 77) ; Mrs. Lovell Mingott et Mrs. Welland sont présentées comme des « matrones »⁶ (chap. 1, p. 23). Plus intéressant encore pour nous, ces deux dames apparaissent à Newland Archer comme un « inexorable **chœur** » (chap. 27, p. 259) lorsqu'elles commentent la démarche indécente de Regina Beaufort, venue plaider la cause de son mari ruiné auprès de la matriarche du clan.

Le regard que la romancière porte sur ce monde disparu n'est pas exempt d'une forme de tendresse et de **nostalgie**⁷. Cette communauté du vieux New York a sa force et sa grandeur, comme nous le montrerons dans notre étude du roman. En cela, Edith Wharton semble parfois partager les sentiments qu'elle prête à son personnage focalisateur (elle parle de « conscience réfléchissante »), Newland Archer :

« Si Archer chérissait son vieux New York, c'est qu'il était sensible à toutes ces nuances, même quand il en souriait avec quelque ironie » (chap. 8, p. 78)

Pourtant le trait dominant du *Temps de l'innocence* est bien la **satire**, cette critique moqueuse qui a pour cible dans le roman la communauté du vieux New York et le traitement qu'elle réserve aux individus.

II. Individu et communauté chez Edith Wharton

Le New York bourgeois du *Gilded Age* est un sujet récurrent chez Edith Wharton, notamment dans son grand triptyque : *Chez les heureux du monde* (1905), *Les Beaux mariages* (1913) et *Le Temps de l'innocence* (1920). Ces trois romans témoignent de la dimension largement sociologique de l'œuvre romanesque d'Edith Wharton, qui ne cesse de poser la question de l'existence individuelle au sein de la communauté.

1. La satire de la communauté

- L'envers de la tapisserie

² On trouve une sorte de mise en abyme de cette perspective archéologique lorsque Newland Archer et Ellen Olenska se retrouvent au musée au milieu d'une collection d'antiquités chypriotes (cf. p. 284 sq.).

³ Cf. p. 32, 51, 243, 300...

⁴ Cf. p. 25, 51, 65, 133, 243, 300...

⁵ *Aréopage* : conseil et tribunal d'Athènes.

⁶ *Matrone* : à Rome, dame, femme mariée.

⁷ *Nostalgie* : Regret mélancolique d'une chose, d'un état, d'une existence que l'on a eu(e) ou connu(e) ; désir d'un retour dans le passé.

Le rôle du romancier, selon Edith Wharton, est d'observer ce qui se cache sous la « surface paisible » du monde social (chap. 1, p. 27)⁸, sous « la platitude et la futilité du New York élégant » (*Les Chemins parcourus*). Elle le souligne dans son autobiographie à travers la métaphore de la tapisserie :

« Tout artiste travaille, comme les tisserands des Gobelins, sur l'envers de la tapisserie, et si de temps à autre il se tourne vers l'endroit, et aperçoit ce qui lui paraît être un heureux flamboiement de couleurs, ou un ferme tracé de contours, il doit aussitôt se retirer de nouveau [...] » (*Les Chemins parcourus*, p. 149)

Grâce à ce regard pénétrant, l'écriture met au jour les semblants et les faux semblants de la vie en communauté, le ballet des apparences, la mascarade sociale – tout ce qui se joue en coulisses. La romancière dévoilera aussi les mécanismes sociaux et débusquera les failles que dissimule la solidité monolithique apparente de la communauté.

On peut noter que ce rôle d'observateur est en quelque sorte délégué dans le roman au personnage de Mrs. Archer, la mère du protagoniste :

« Mrs. Archer vivait retirée du monde et l'observait du haut de sa solitude. Secondée par Mr. Jackson et Miss Sophy, elle notait chaque craquement nouveau à la surface de la société [...] » (chap. 26, p. 246)

Mais Mrs. Archer observe du point de vue du vieux New York, sans distance critique sur la communauté à laquelle elle s'identifie entièrement. Au contraire, son fils Newland adopte peu à peu, sous l'influence de Mme Olenska, le regard démystificateur qui est celui de l'auteure.

- La communauté contre l'individu

Or, les mécanismes ainsi dévoilés apparaissent comme des mécanismes d'aliénation des individus.

L'évocation du vieux New York fait pénétrer le lecteur dans un microcosme social où la règle, le rite, les traditions créent l'éternelle répétition du même et l'uniformité. L'ipséité de l'individu semble devoir être étouffée par un devoir de conformité qui ne peut qu'engendrer la médiocrité. Dans *Les Beaux mariages*, Wharton dépeint ainsi un « univers incolore et négatif », une « profonde communauté d'insignifiance ». Ailleurs, elle écrit que cette société a le pouvoir d'« avilir les personnes et les idéaux ». Dans *Le Temps de l'innocence*, Newland Archer juge sévèrement les hommes de son monde :

« Isolément, ceux-ci trahissaient leur médiocrité intellectuelle ; mais en bloc, ils représentaient "New York" » (chap. 1, p. 25-26).

La citation est intéressante : elle nous montre que la communauté est plus que la somme des individus qui la composent. La « médiocrité intellectuelle » de chacun de ces bourgeois new-yorkais n'empêche pas qu'« en bloc » ils constituent une entité formidable et respectée.

Dans les romans d'Edith Wharton, la communauté n'est pas seulement puissance d'uniformisation. Elle apparaît également comme une « redoutable machine » capable de « broyer » les individus « extravagants »⁹ qui résisteraient à ses normes et à ses codes (chap. 9, p. 89). Mme Olenska l'apprendra à ses dépens dans *Le Temps de l'innocence*.

Or la période charnière que dépeint la romancière est marquée par une tension toujours plus forte entre une soif d'émancipation individuelle grandissante et les contraintes sociales d'une communauté pétrifiée, arquee boutée sur des règles intangibles. Le dernier chapitre du

⁸ Ce thème de la surface est récurrent dans *Le Temps de l'innocence* (voir aussi par ex. les p. 126 ou 246). Nous le retrouverons notamment dans notre **séance 4 « Aux marges de la communauté »**.

⁹ *Extravagant* : ici « qui dévie par rapport aux normes reçues de la vie sociale ». L'adjectif est employé dans le roman pour désigner aussi bien Ellen Olenska que sa tante Medora Manson.

Temps de l'innocence permettra de mesurer, en diachronie, les évolutions inéluctables des rapports entre individus et communauté – au détriment d'un ordre stable.

2. L'individu face à la communauté

- « Toujours le même vieux monde » (chap. 29, p. 271)

Pourtant, dans l'œuvre d'Edith Wharton, la communauté apparaît bien comme l'horizon indépassable de l'existence individuelle.

Ainsi, dans une nouvelle intitulée « Souls Belated », Lydia se révolte contre un monde de tradition qui étouffe son individualité sous les règles et les rites ; elle s'enfuit en Italie où elle pense échapper à cette aliénation. Mais elle y est rattrapée par un implacable conformisme. La leçon de ce texte rappelle les mots d'Ellen Olenska dans *Le Temps de l'innocence* : il n'y a pas d'au-delà des conventions sociales. Où que l'individu s'enfuit, il retrouve toujours « le même vieux monde » (chap. 29, p. 271).

Dans la première moitié du XIX^e, les Transcendantalistes américains (Emerson, Thoreau...) prônent l'autonomie et l'indépendance de l'être humain ; ils affirment que l'individu, corrompu par la société, doit s'en détourner pour retrouver son unité spirituelle grâce à la nature. Edith Wharton pense au contraire que l'individu ne peut se définir qu'en société. L'isolement est une impasse.

- Degrés d'adhésion

L'œuvre d'Edith Wharton va donc explorer le spectre des différentes formes d'adhésion au social :

→ le degré primitif est celui du conformisme sans conscience : l'individu est entièrement conditionné socialement ;

→ le degré intermédiaire se définit par une capacité d'adaptation permettant aux individus d'évoluer habilement dans la société tout en préservant dans une certaine mesure leur quant-à-soi¹⁰ ;

→ le degré supérieur est atteint par l'individu qui se situe au seuil de la société, qui sait éviter à la fois le piège social et l'exil social. Il trouve ainsi dans la société une nourriture indispensable à son individualité, tout en adoptant à son égard une posture critique lui permettant de préserver sa personnalité. Le statut d'intellectuelle étrangère qui est celui d'Edith Wharton à Paris correspond à cet idéal, comme le souligne la romancière dans son autobiographie :

« En tant qu'étrangère et nouvelle venue, non seulement en dehors de tous les groupes et coteries, mais à peine consciente de leur existence, je jouissais d'une liberté qui n'était pas possible à l'époque pour les natifs, qui étaient encore enfermés dans les vieux pigeoniers sociaux » (*Les Chemins parcourus*)

III. Une écriture entre tradition et singularité

Quelques mots sur Edith Wharton romancière, pour finir.

1. Classicisme esthétique et thème désuet

¹⁰ *Quant-à-soi* : « Attitude réservée, domaine personnel intime que chaque personne désire préserver (notamment pensée intime, sentiments) ».

Les premières décennies du XX^e siècle voient l'apogée du modernisme, une nouvelle manière de penser l'art en rupture avec le réalisme du XIX^e siècle. Des auteurs anglo-saxons comme James Joyce, D.H. Lawrence, William Faulkner, Virginia Woolf ou encore Gertrude Stein (poétesse américaine qui passa la majeure partie de sa vie en France et recevait chez elle, à quelques pas du domicile d'Edith Wharton, l'avant-garde du monde entier) révolutionnent la littérature et repoussent les limites du genre romanesque.

Mais Edith Wharton est loin d'être une moderniste. Dans un ouvrage théorique intitulé *Les Règles de la fiction* (1925), elle prône au contraire une forme de classicisme et revendique son attachement à la tradition littéraire réaliste du XIX^e. On retrouve ainsi dans son œuvre les mêmes paradigmes, les mêmes procédés stylistiques que chez Flaubert ou Zola, mais aussi Henry James – romancier américain dont elle était proche et dans l'ombre duquel elle est longtemps restée. Pour elle, l'inscription dans une tradition est essentielle à la réussite artistique :

« les feuilles mortes accumulées par la tradition sont essentielles à l'éclosion de nouvelles formes d'art » (Edith Wharton, « Tendances in Modern Fiction », *Saturday Review of Literature*, 10 (28), 27 January 1934)

C'est Henry James qui conseilla à Edith Wharton de prendre pour sujet le vieux New York de la fin du XIX^e. Là encore, le choix d'un tel sujet est à contre-courant du mouvement moderniste. S'intéresser à une classe de nantis désormais disparue, c'est risquer de n'intéresser personne, comme le souligne son ami le diplomate Walter Berry après avoir lu *Le Temps de l'innocence* :

« Oui, le livre est bon. Mais bien sûr, vous et moi sommes les seules personnes qui le liront jamais. Nous sommes les derniers à pouvoir nous souvenir de New York et de Newport tels qu'ils étaient à l'époque, et personne d'autre ne s'y intéressera. » (*Les Chemins parcourus*)

Pourtant le roman sera un succès commercial mais aussi littéraire, puisqu'il remportera en 1921 le Prix Pulitzer.

2. Sort commun et psychologie individuelle

Où réside alors l'intérêt du *Temps de l'innocence* mais aussi la singularité de la voix littéraire d'Edith Wharton ?

Pour la romancière, la valeur d'une œuvre littéraire réside en grande partie dans sa portée morale :

« un bon sujet doit contenir en soi un élément qui répande une lumière sur notre expérience morale. [...] Un esprit vraiment créatif [...] recherche par instinct les sujets où se présente d'une façon typique et saillante quelque phase de notre sort commun. » (*Les Chemins parcourus*)

Ce regard porté sur le « sort commun » fait du *Temps de l'innocence* un roman de mœurs et rapproche Edith Wharton des moralistes français qu'elle admirait tant.

Mais, contrairement à ces derniers, elle ne met pas en scène des personnages-types exemplifiant des vices ou des vertus. Ses romans sont caractérisés par des analyses psychologiques fouillées qui nous rappellent que la romancière était une lectrice de William James, frère d'Henry James et fondateur de la psychologie aux États-Unis (cf. *The Principles of Psychology*, 1890). *Le Temps de l'innocence* nous permet ainsi de découvrir, sous le Moi social, le Moi psychologique des personnages. Cette plongée dans la conscience des individus, dans leur profondeur psychologique fait entrevoir des zones d'ombres, des silences, des non-dits. Et la narration d'Edith Wharton, pleine d'équivoque et d'ironie, se garde bien de combler ces derniers.